

# UN SEUL INSTANT D'ÉTERNITÉ

*À Solange Dondi*

En ce temps-là, la mer était partout. Celui qui sait écouter peut entendre encore le bruit ininterrompu du ressac des mers primitives.

Lorsqu'on évalue la distance qui nous en sépare, l'unité de mesure est le million d'années, peut-être plus. Un beau jour, l'eau s'est retirée sans explications crédibles, sans excuses recevables.

Dans les vignes, la mer a laissé le souvenir de sa présence sous forme de coquillages enfermés dans leur gangue de pierre. On en devine encore les contours dentelés, quelquefois même, des taches nacrées aux endroits plus lisses que les autres. Ils parsèment le sol çà et là entre les souches, entre les pierres avec lesquelles ils se confondent et qui gardent longtemps la chaleur du soleil pour réchauffer la terre et le lit des enfants.

Entre les allées d'oliviers aussi, entre les racines apparentes et tortueuses de l'arbre de paix et de lumière. Il est si vieux, celui-là, si vieux qu'il ne se souvient même plus de lui-même. Il faut lire *le Livre de la Genèse* pour en entrevoir l'origine en ces lieux.

Les paysans qui poussent du pied ces fossiles en aérant les bas de souches ne se posent pas de questions. Du langage des pierres, ils n'ont rien à apprendre tant qu'ils se contentent de les empiler pour construire des murs, des abris de berger, des maisons. Plus tard, ils leur donneront la parole en construisant cloîtres et monastères, ces lieux pleins de chuchotements comme si, avant de rencontrer Dieu, il fallait l'écouter.

Où sont-ils allés puiser la fabuleuse inspiration qui a permis par l'équilibre et l'harmonie des colonnes et des voûtes, des tympans sans sculptures qu'aucune distraction ne détourne de la pensée de Dieu ?

## *Les terrasses de Sperlonga*

Comment ont-ils fait pour dessiner à la mine de plomb les ombres du cloître, pour écrire la lointaine musique des silences intimes ? Comment ont-ils fait pour tracer les sentiers des voyages en soi-même ?

Un jour pourtant ils abandonneront les voûtes romanes qu'ils respectaient par économie de pierres, adopteront, plus dispendieux, les croisées d'ogives. Mais, intact, restera le miracle.

Quel messager est-il allé chercher et où, l'exacte dimension de la sérénité et de la perfection ?

Qui donc et quant au terme d'un voyage inouï a ramené, caché dans son bagage, le mystère du nombre d'or ?

Mais revenons à l'origine. C'est le jour où les montagnes se sont séparées, il y a donc cent mille ans, que s'est créé ce qu'aujourd'hui on appelle le défilé de Mirabeau. Entre les deux falaises, tout en bas, se sont mises aussitôt à couler les eaux de ruissellement qui, les jours de pluie, dévalent des collines et jusqu'aux montagnes bleutées que l'on confond avec les nuages lorsqu'on regarde trop longtemps l'horizon. Avant de devenir torrents, au droit de la falaise, elles étaient déjà tumultueuses depuis cet horizon-là... Après, dans la plaine, lascives elles se loveront sous les soleils d'été et les pluies d'automne jusqu'à ce que, plus loin, le fleuve les accueille. Celui-là, fleuve, héritera pour être désigné d'un vocable masculin, le Rhône. La rivière, elle, sera femme et on l'appellera Durance. Jamais peut-être nom sera si vrai, si précis pour incarner ce qu'il est censé désigner. Le prononcer, c'est déjà en entendre sa voix et sa plainte d'après l'amour, en sentir et l'odeur et le souffle, en éprouver la caresse jusqu'à la griffure.

Durance, c'est un nom de femme, d'une ensorceleuse à la

beauté divine, tantôt lascive ou coléreuse, Mycénienne née à coup sûr en Argolide, ou Arcadie.

En prononcer le nom, c'est pénétrer dans un rêve par effraction, entrer dans un monde hors de portée de l'entendement, commettre un délit de lèse-beauté.

Et c'est dans le lit de la belle qu'un morceau de falaise est tombé.

Ici, tout n'était que silence, troublé quelquefois, toujours au crépuscule, par le cri des bêtes et le bruit continu du torrent les lendemains de pluie. Plus au nord un petit groupe d'hommes, chasseurs reconvertis en artistes rupestres, chamans de l'improbable et de l'inaccessible, allaient de grotte en grotte, munis d'ocre et de charbon de bois. Ils apprenaient aux habitants vivant de chasse et de cueillette à approcher et, qui sait, à domestiquer, sur le mur des demeures, chevaux ou éléphants, aurochs et antilopes. Ils leur apprenaient sans doute aussi que, du seuil des cavernes, ils pouvaient, les soirs de pleine lune, en regardant l'astre glacé, ne plus avoir peur.

Les hommes stupéfaits pouvaient, alors heureux, s'abandonner aux rudiments de l'amour.

Le bruit qui montait avec les vapeurs d'eau, c'était celui que fait le torrent en se fracassant contre ce rocher qui avait osé lui barrer la route. Inlassablement, il en usait les aspérités, mais le bloc de calcaire tenait bon en offrant l'épaule à la pression des eaux.

Jusqu'à ce jour de février, quelques mois après la naissance supposée du Christ, où le gel fut si subit, si brutal, si impitoyable que, durant la nuit, quand la température était au plus bas, on entendit ces claquements secs qui signaient et informaient de l'éclatement des oliviers, cri de détresse, protestation légale de l'arbre martyrisé.

## *Les terrasses de Sperlonga*

Au matin, ceux qui n'avaient pas explosé se séparaient de leurs feuilles, vrillées sur elles-mêmes, exsangues, figées dans leur douleur, mortes durant la nuit dans le silence et l'indifférence des choses. En quelques heures, le vert tendre des arbres avait viré au gris, ce gris auquel, si l'artiste y ajoute un soupçon de jaune japonais, devient ciel de neige, ciel plombé d'angoisse et de désespoir.

Le rocher de la rivière, lui, après s'être fissuré comme si mille vaisseaux sanguins avaient tous éclaté en même temps, s'était en quelques heures affaissé sur lui-même et, en quelques autres, désagrégé.

Pour le caillou couleur jour de neige détaché du bloc commençait alors un vertigineux voyage.

Le courant l'avait emporté immédiatement, roulé sur lui-même, il dévalait les pentes avec d'autres, semblables à lui. Certains cependant différaient dans leur apparence. La force des eaux les avait jour après jour tellement usés que leur forme initiale n'était plus qu'un lointain souvenir.

Vulgaires cailloux à l'origine, ils s'étaient avec le temps aplatis, ovalisés... Les courbes s'étaient précisées, affinées, usées heure après heure, jour après jour, nuit après nuit.

Imperceptiblement, ils étaient devenus galets. Certains même, luxe inouï, étaient aussi lisses que la pierre grise du lavoir ou celle grise aussi aux reflets métalliques, pareils à ces bancs de pierre où les générations de vieux, à tour de rôle et dans le respect des règles de bienséance, s'assoient depuis cent ans.

Cette année-là, à Reims, une assemblée décida de rêver d'un empire des Gaules.

Lorsque deux siècles plus tard il se réalisa, le caillou beige n'avait pas parcouru trois lieues.

Dans un coude de la rivière, le caillou beige fut un jour projeté par la furie des eaux avec une telle violence qu'il atterrit dans une île qu'habitaient les renards. Il y resta cent ans, y vit naître, grandir, mourir vingt générations de ragondins. Les îles de la Durance, ça naît comme ça. Un jour, une crue dépose un banc de gravier qui blanchit au soleil, plus tard d'autres eaux déposent en passant dessus des couches de limon qui émergent un matin d'été. Le limon est miraculeusement fertile. La colonisation de l'espace fluvial commence aussitôt. Alors poussent des bruyères, des aulnes, des peupliers, des arbres à croissance rapide qui vont deux par deux. On ne le sait pas, mais les arbres, ça vit souvent en couple. On ne le sait pas parce qu'on ne le voit pas, ils paraissent comme ça indifférents les uns aux autres, mais tout n'est qu'apparence. Ils savent depuis toujours que pour vivre heureux il faut vivre caché. Alors en dessous leurs racines se cherchent, se rencontrent et se nouent.

L'île, aux rives rongées, incertaines, avait avec le temps fini par reculer et, comme un radeau à la dérive, s'échouer au calme de l'anse. Les renards exaspérés par le voyage étaient allés nicher ailleurs, aussitôt remplacés par trois générations de castors dont les barrages finirent en détournant les eaux par transformer l'île en presque-île, puis en vulgaire bras de terre.

Quelquefois, les choses sont différentes, les arbres abattus finissent au terme de la régression par détourner les courants, et les courants emportent l'île.

Sur cette île-là, trente mille fois, le soir, au droit du caillou beige, passèrent à grands halètements d'ailes des volées de canards en route vers le nord. Trente mille fois aussi, dès septembre, et jusqu'en décembre, il aurait pu entendre le cri plaintif